

VOUVRY - TANEY

par E. POT

*Résumé de la causerie donnée à l'assemblée de la Murithienne
le 16 juillet 1938, à Vouvry*

Votre distingué président m'ayant aimablement prié de faire une petite causerie sur la région de Vouvry-Taney, je n'ai pas la prétention de soulever de graves problèmes scientifiques, surtout pas après la brillante conférence que vient de nous donner M. le Dr Luyet ; il me suffira, je l'espère, de parcourir rapidement avec vous, par la pensée, le territoire de la commune, en signalant quelques particularités peu connues qui peuvent intéresser des Murithiens.

Les fermes de Barges et des Levaux, dont on aperçoit les vastes bâtiments dans la boucle du Rhône, en face d'Yvorne, étaient autrefois la propriété de l'Abbaye de St-Maurice qui possédait la juridiction temporelle sur Vouvry : après bien des vicissitudes, dues autant aux remous de la politique qu'à ceux du Rhône, ces terres étaient, peu avant la guerre mondiale, quasi abandonnées à la litière et au marais ; elle sont heureusement aujourd'hui en possession de deux solides Bernois — naturellement — qui les ont déjà considérablement améliorées.

A Barges se trouve la seule grande culture de tabac du Valais, entreprise depuis quelques années par la maison Widmer et Cie, manufacture de tabacs à Hasle près de Berthoud, sur environ 12 ha. ; la production a été chaque année dès 1935 de plus de 20,000 kg. de tabac desséché, de qualité supérieure, dit-on, à celui de la Broye ; la maison Widmer tente cette année un nouvel essai en construisant à Barges une installation à air chaud pour le séchage artificiel ; on espère ainsi obtenir un tabac meilleur encore et de couleur plus claire, permettant de le substituer dans une plus large proportion au tabac étranger.

Encouragés par ces résultats, quelques agriculteurs de Vouvry se sont également mis à la culture du tabac pour le compte de la manufacture de Monthey ; un groupement de producteurs a été créé et cette branche si intéressante, qui absorbe une importante main-d'œuvre, se développe chaque année. Ainsi la plante à Nicot, qui semble exactement adaptée à nos sols et à notre climat humide, offre une des plus précieuses possibilités de notre région qui ne se prête guère par ailleurs à la culture fruitière et aux autres spécialités du Valais central.

Dans la région de Collombey, on s'est plus spécialement attaché, avec un égal succès, à la culture de la fraise et des oignons à fleurs.

Ces entreprises méritent d'autant plus d'être encouragées que, dans la plaine du district de Monthey, des centaines d'hectares de terres assainies attendent encore leur mise en valeur, tandis que des surfaces plus impor-

tantes encore sont en voie de dessèchement par la correction du vénérable canal Stockalper, canal établi de 1651 à 1659 par le colonel Gaspard de Stockalper, à ses frais pour transporter le sel venant de France dont il était le grand fermier pour le Valais. Ce grand collecteur, destiné à évacuer toutes les eaux de la plaine et des torrents de la montagne entre la Vièze et le Léman et même de la cuvette de Massongex (par un passage souterrain sous la Vièze) doit faire face à sa partie inférieure à un débit de 16 m³ à la seconde et a reçu en conséquence une largeur au plafond de 7 m. 50 qui en fait le plus grand canal du Valais ; sa longueur de Collombey au Léman dépassera 14 km. ; indépendant du régime du Rhône, puisqu'il se jette directement au lac, il permettra un assainissement facile de toute la plaine, sous réserve d'être complété, ici ou là, par un réseau de canaux secondaires et des drainages.

Avant de quitter la plaine, je dois mentionner la fabrique de ciment, la seule du Valais, pouvant produire 80 tonnes par jour, et dont les carrières de Pierre-à-Perret, à la limite territoriale de Vionnaz et de Vouvry, succèdent à une industrie fort ancienne ; des documents de 1318, en effet, mentionnent déjà d'importants fours à chaux en cet endroit.

Une superbe couronne de châtaigniers, dont il ne reste malheureusement que des lambeaux, ornait autrefois le village de Vouvry, à la limite du vignoble et des taillis ; on raconte que ces beaux arbres furent plantés pour utiliser les terres abandonnées, faute de bras, après la terrible peste, la « mort noire » qui désola et décima l'Europe dans la deuxième moitié du 14^{me} siècle ; les gens succombaient comme mouches aux premiers froids, à tel point qu'un particulier de Miex hérita de sept « crémaillères » en une seule nuit ! Les archives appuyent la tradition locale ; un recensement de 1357 révèle à Vouvry l'existence de 86 feux ou ménages ; en 1387, la population est réduite à 10 feux, soit à moins du cinquième !

Dès les châtaigneraies à l'arête de la frontière française, s'étend presque exclusivement le vaste domaine bourgeoisial, forêts et pâturages. Dans la partie inférieure, 550 hectares de taillis, essentiellement formés de hêtre, revêtent les pentes raides ou les rochers abrupts d'un riche manteau, d'un vert foncé uniforme pendant l'été, mais qu'il faut voir surtout en automne, lorsqu'un premier gel a jeté à profusion sur le feuillage les couleurs les plus éclatantes et les plus variées. Ces taillis, dont la jouissance est encore, suivant un antique usage, répartie par le sort entre les ménages bourgeois, constituaient autrefois la ressource principale de la population pendant l'hiver, sinon de l'année entière ; les bois étaient coupés en « perches » d'une dimension fixée par de sévères règlements, amenés au bord du Rhône et chargés sur des barques qui les transportaient sur les rives du Léman, jusqu'à Genève. Plus rarement on employait le flottage ; R. Tœpfer, dans les célèbres « Voyages en zigzags » a donné une description savoureuse et pittoresque de ce flottage observé du haut du vieux pont de bois de la Porte-du-Scex.

Le charbon amené à bas prix par le chemin de fer, puis le gaz, puis l'électricité, enfin dernièrement les combustibles liquides ont porté un coup mortel à cette industrie particulière au district de Monthey et à quelques localités vaudoises ; le prix du bois de feu est tombé si bas qu'il ne cou-

vre pas même les frais d'exploitation dans les forêts quelque peu éloignées. Aussi une des principales préoccupations des Bourgeoisies intéressées est-elle de transformer leurs taillis en futaie pour permettre la production d'assortiments de valeur (bois pour papeterie, charpente, menuiserie, poteaux, traverses, etc.) ; ce résultat s'obtient par des nettoyages et des éclaircies, de manière à constituer peu à peu un beau mélange de feuillus et de résineux, le plus propice à une production de qualité et soutenue.

Au-dessus des taillis, entre 1000 et 1600 m. d'altitude se développe une large zone de futaie, exclusivement formée de résineux ; le sapin blanc domine à la partie inférieure, tandis que l'épicéa reprend le dessus à mesure que l'on s'élève. Ces forêts sont soumises à un plan d'aménagement, c'est-à-dire que toutes les plantes dépassant 16 cm. de diamètre à hauteur de poitrine sont dénombrées et mesurées, ce qui donne la quantité de bois sur pied ; renouvelées périodiquement, après 10 ans par exemple, ces opérations permettent de calculer exactement la croissance annuelle ou la « possibilité » c'est-à-dire la quantité de bois que l'on peut exploiter chaque année sans toucher au capital.

Entre 1500 et 1600 m. la futaie, qui n'a plus guère en ces parages qu'un rôle protecteur, alterne ou s'entremêle avec le pâturage ; c'est ici le séculaire champ de bataille entre l'herbe et l'arbre, entre le pasteur et le forestier, c'est-à-dire, trop souvent entre l'intérêt particulier à courtes vues et mal compris, et le bien de la communauté. Nos ancêtres avaient admirablement saisi l'importance du rôle protecteur de la forêt ; on lit en tête du « Livre des Arrêts et Règlements soit Coutumiers de la Paroisse de Vouvry » revu et recopié en 1776 :

« La Jeur du Bœtay est en ban depuis la Comba du Soranday par le chemin de l'adrai soit de la Chavoneta jusqu'à Lortier tendant en haut par les frètes dessus. Et le Conseil ne pourrat accorder des pièces au Bœtay que des pièces de quarante pieds de Roy de longueur et qu'elles ayent six pouces en quarré à la Cüe pour bâtisse de Maison et Grange et non autre chose. Et ceux qui en couperont des plus petites ou sans permission seront chatiés de dix florins par pièce et confiscation d'icelle au profit de la Communauté. Et ditte pièces accordées seront reconnues par les syndics et le Conseil s'ils sont appliquées ».

« Le Joraz Follopin, sur les chalets de Vernaz, il y est défendu de prendre, ni couper Bois vert, ni sec, sous peine de quinze florins par pièce applicable comme dessus et confiscation ».

Et ainsi de suite pour une dizaine d'importantes forêts protectrices, tant dans le vallon de Verne que dans celui de Taney ; ces sages restrictions disparurent malheureusement dans la tourmente de la fin du 18^{me} siècle et jusqu'à l'avènement de la législation fédérale la forêt fut cruellement maltraitée. Aujourd'hui, sous la menace de catastrophes, il faut péniblement remonter la pente : séparation nette du pâturage et de la forêt, réalisation d'un équilibre harmonieux entre les deux éléments, reboisements, reconstitution des futaies abîmées par le parcours du bétail, lutte contre les avalanches, etc., telles sont les mesures prises, mais pas toujours comprises, pour remédier au mal.

Mais nous voici à Taney ; ce nom local dérive très probablement du mot « tannes » désignant des trous, cavernes dans le rocher ; ces tanières abondent dans le vallon, fort giboyeux autrefois et que l'ours brun en particulier hantait encore il y a moins d'un siècle.

Taney appartient dès le haut moyen âge jusqu'en 1613 à la Maison du Grand St-Bernard et l'un des plus anciens et intéressants parchemins des archives de Vouvry est l'acte passé à Meillerie en 1305, entre « Jean, humble Prévôt de la Maison des Pauvres en Christ de Mont-Joux », d'une part, et les gens de Miex, d'autre part, pour l'albergement de la montagne de Taney.

Ce qui fait le plus grand charme de la vallée, c'est le lac si gracieux et si pur, plus connu cependant du point de vue utilitaire comme réservoir naturel alimentant l'usine électrique de Vouvry ; la création en 1901, de cette chute de 930 m. fut considérée à l'époque comme un tour de force particulièrement audacieux, car les plus hautes pressions réalisées jusqu'alors — en Amérique — ne dépassaient pas 500 m. Depuis 1901, la technique des installations hydrauliques a progressé à pas de géant, et la chute de Taney, longtemps la plus haute du monde, est aujourd'hui largement dépassée en Valais même (Fully, la Dixence).

Si le lac n'a pas manqué d'attirer les artistes, peintres et poètes, et les ingénieurs, il a reçu aussi la visite des naturalistes il y a longtemps déjà ; le vieux livre des comptes et protocoles de l'ancienne société de tir de Vouvry nous révèle en effet de curieuses tentatives de repeuplement datant du milieu du 18^{me} siècle. En marge de leur gestion financière, les « Capitaines de la Cible » ont consigné divers événements locaux, incendies, inondations, passages de troupes étrangères, incidents politiques, etc. ; sur la première page le vénérable registre se présente poliment :

« J'ay été achepté en 1759 pour le service du Jeu de la Cible de Vouvry ».

Puis, plus bas :

« Remarque. en 1741, en été, Monsieur Boquis a porté des truites au Lac de Taney en deux différentes fois, la première fois, il en mis sept en vie, la deuxième treize, qui font 20 en tout, il en portoit davantage, mais elles sont mortes en chemin.

« Autre remarque, le 13^e may 1763, Louis Longe et Michel Pot ont porté au lac dudit Taney sept carpes, qu'elles ont éttée mises en vie dans le dit lac.

« 1770, on a vû des dittes carpes, 5 à la fois pesent à la vue 3 à 4 livres ».

« Le 16^e may 1772, Louis Monge et Michel Pot ont porté 64 truites au laque de Taney et les ont mis toutes en vie, présents Joseph Collomb et Augustin Nollet qui travaillaient pour M. le Banneret. Les dittes truites étaient des petites qu'on avoit pris en Fosseau, on les a porté dans une boille avec un batton en brette. l'un devant, l'autre dernier ».

Ces différentes opérations ne semblent pas avoir donné de résultats positifs, pas plus d'ailleurs que les apports d'alevins de truites arc-en-ciel, d'om-

bles, et même de... brochets (!) effectués en 1925, 1927 et 1928, par l'établissement cantonal de pisciculture de Bouveret. A quoi faut-il attribuer ces échecs ? Quelques-uns accusent le menu fretin qui pullule dans le lac de dévorer les œufs de la truite ; d'autres croient que le poisson disparaît dans les nombreuses crevasses du rocher ; ou encore qu'il est emprisonné, dans le lit du Vau, lorsque ce torrent est à sec ; peut-être aussi manque-t-il une nourriture appropriée ; peut-être même les braconniers, nocturnes traîneurs de filets, pourraient-ils nous dire... ! La question reste ouverte et mérite d'être reprise.

Pour terminer ce rapide et bien imparfait exposé, je dois signaler encore les mines de charbon de Combres, près du petit col de Chaudain, reliant le vallon de Verne à celui de Taney, au pied des Cornettes de Bise ; on y trouve quelques centaines de mètres de galeries très bien conservées, réparties en trois étages ; le filon, très irrégulier et capricieux, fut exploité vers les années 1850-1860 puis abandonné lorsque le chemin de fer put amener dans le pays le charbon étranger à bas prix.

Notes complémentaires sur Vouvy-Tanay

par I. MARIETAN

Depuis les Dents du Midi au Grammont le pays est constitué par des restes de nappes de recouvrement, des têtes de plis sans racines, ce sont des régions connues des géologues sous le nom de Préalpes. C'est là que le géologue Schardt a fait la preuve que les Préalpes sont des montagnes exotiques, montrant que la molasse rouge, d'âge tertiaire s'enfonce sous les roches d'âge secondaire au Bouveret pour ressortir à Troistorrents.

Le Rhône et les glaciers quaternaires ont taillé dans cette partie des Préalpes la large découpe de la vallée du Rhône, si différente de la même vallée comprise entre Martigny et St-Maurice.

L'alluvionnement de la vallée se continue, remplissant peu à peu le Léman. Les transports par le Rhône, actuellement, ont été mesurés à la Porte du Scex par M. Utrecht, d'avril 1904 à 1905 : ils s'élèvent à 4,446,234 tonnes, soit 853 tonnes par km² et par an pour le bassin du Rhône. Pour avoir la quantité totale de matières enlevées, il faudrait ajouter 200 à 300 tonnes de matières dissoutes par km² et par an.

Les collines de Noville-Chessel ont vivement intéressé les naturalistes ; l'explication de leur origine est très difficile. Blanchet en 1843 croit qu'il s'agit d'un éboulement ; Troyon et Morlot en 1853 prétendent y voir l'éboulement du Tauredunum ; Venetz les explique par des moraines du glacier du Rhône en avant et un éboulement aux Evouettes. Favre et Schardt en 1887 pensent à un éboulement sur un glacier local. Alph. Favre envisage la possibilité d'un éboulement entre les rochers de Mémise et du Blanchard ;